dys > difficulté
lexis > le lexique, les mots
dyslexie > un trouble du langage

Destruction
Disparition
Effacement
Dissolution
Suppression

Les cinq mots ci-contre sont importants dans le cadre de ma recherche pratique et théorique. Les uns comme les autres reflètent ma manière de faire voir à des spectateurs ou de faire lire à des lecteurs, ma manière de palper le monde qui m'entoure. En quelque sorte, je pousse le spectateur ou le lecteur à s'émanciper de toutes contraintes qu'il a eu l'habitude, le temps d'acquérir ou plutôt qu'on lui a fait acquérir.

La notion de destruction est présente dans mes écrits tout comme dans ma pratique (voir le deuxième volet). En fait, il serait plus judicieux de parler, dans ce contexte, de la décomposition du langage. Mes écrits ne sont pas une démolition ou un effondrement du langage, mais ils sont de l'ordre de la désorganisation, de la dislocation, de la dégradation du langage. Pour élaborer une réflexion autour de cette notion, je vais me concentrer sur le problème de l'identification des mots écrits, de la difficulté d'écriture, de la difficulté avec le langage oral et écrit. Cet handicap du langage se nomme la dyslexie. Cette complexité peut se traduire également par la difficulté de l'acquisition et de la compréhension de la lecture, par la fréquence d'erreurs, par une multitude d'inversion de syllabes, par une ablation de mots et une déformation de syntaxe. Toutes ces anomalies dans l'acquisition des automatismes lexicaux sont un réel handicap dans la rédaction d'un texte ou dans la précision et la transcription de la pensée sur papier. C'est une problématique que je connais bien car je suis dyslexique de longue date (11 années de traitement, plusieurs fois par semaine). J'ai toujours eu du mal à formuler ma pensée par écrit, à l'organiser, à la rédiger, à trouver les mots nécessaires pour exprimer ce que je voulais raconter. Je me suis mise à parler tardivement et seuls quelques mots étaient présents dans mon vocabulaire. Je parlais avec de petites phrases très courtes et j'assemblais quelques mots pour exprimer mes désirs mais il n'y avait aucune grammaire. J'avais en quelque sorte ma propre syntaxe. Je n'osais pas dire ce que je pensais, je le disais à voix basse, comme si je le disais uniquement pour moi-même. C'est comme si je refusais de communiquer avec le monde extérieur. En quelque sorte, je créais un silence de pensée et les personnes me côtoyant devaient en décrypter le sens. Personne n'arrivait à me comprendre si ce n'est ma famille. Les personnes extérieures au cercle familial pensaient que j'avais mon propre dialecte. Des professionnels ont alors détecté un retard de la parole et du langage, je dirais même un grave problème d'élocution. Le diagnostic était alors une dyslexie dysorthographie dysphonétique et dyseidétique, le tout provoquant une dyslexie dysorthographie mixte. Je pourrais vous l'expliquer avec des termes concrets et précis mais je préfère vous le décrire à travers quelques exemples concrets.

P > B
D > T
F > V
N > L
C > T
K > T

OI > A
BR > BL
PR > PL
EN > UN
EN > ON

radiateur > trayateur
gribouillage > ribouillage
arbre > arble
facteur > farteur
couvercle > couverte
obstacle > osplak
âne > ale
éblouissement > oublissement
terrorisme > terromis
acte> acle
propre > prople
encre > entre
écrire > ékire
quand même > comme même
immaculé conception > immatriculé conception
subliminal > subdiminal
sabbatique > symbatique

Maman parapluie met dans jardin

Partir la maman pis dormir la p'tite fille. Toute contente la p'tite fille puis sortie de son lit. Déshabillée pou aller au lit. Met sa chise de nuit. Maman fème les stores et pis faire un gos baiser à maman et pis dort. reste au lit, pis tèmomètre sous le bras.

Barbapapa aller à l'école et pis à l'éco, tellement… les enfant y par en courant et pis les autes profs venir ici pis de nouveau chahuter.

Un corbo pré ché ras lantème d'une patiman albe dans sons péc un souri bésé. Rande fureille par cette oisaux cruelle des enfants lance des caions pour lobiésé sanvolé.

Un soir, les enfants se dirigaire vers le frigo et en sortirent une confiture o la fraise. Ils commensaire o la déguster puis ils s'appersoivent qu'il en a plus. Les petis galopins, de peur de se fair punir par leur pere dessidaire de remplie le peau de ketchup pis ils rengairent tout en et alaire se coucher. Le pere lui oussi font faimil dessand pour manger la confiture.

Le reveille des gèants. Hier soi les gèants se sont eveyer un par un sous le regard de milier de tèlespetacteurs puis ils ont dèfilèes suivie par leur escortes dans kles rues de paris jusqu'à la concorde ou ils se sont trensformer en joueurs de foot. Leurs numeros de dossart indiquer 1998. Les gèants represent les difèrents continents

Le papa des mande a sé anvan des sasouare sur le ban pour prander une voto. Apré, le papa recule est il tombe dans les vleure. Les avanricole est fille prende une votos. La votos sera un sou venire pour tou la vami.

Avec cette difficulté que j'ai, ou plutôt que j'ai eue, j'ai dû développer un langage qui m'était propre. J'ai dû trouver des solutions pour me faire comprendre, trouver une équivalence dans la forme et imaginer un autre langage. Un langage que je pouvais comprendre, un langage qui me comprenais, un langage que je pouvais transmettre. Ce langage autre qui était difficile d'accès pour les personnes ayant un langage dit adéquat, dit conforme et approprié à la norme, reste quelque chose de très complexe car chaque individu a son propre langage pour se comprendre, et pour se faire comprendre par les autres. Chaque personne a un langage qui le comprend autant qu'il comprend son propre parler. À la fois, nous le parlons ,mais nous sommes aussi racontés par notre langage. Il y a une sorte de barrière entre deux personnes lorsque l'une n'est pas comprise par l'autre. Le langage est un outil qui nous inclut intégralement puisque sans lui nous ne pouvons pas nous exprimer, même envers nous-même. Je me demande alors si l'expression par l'image n'est pas un langage par lequel on veut transmettre d'une manière déviée pour interpeller, pour questionner. Par hasard ou par coïncidence, je me suis mise alors à créer des images fixes et / ou en mouvement. Moyen que j'ai trouvé pour que mon discours parle de lui-même, que mes images soient mon discours. Ce n'est pas étonnant que j'ai trouvé cette solution, car les dyslexiques pensent en image. Par exemple, il est très facile de se représenter un crocodile, par contre de l'écrire ou de le formuler c'est tout de suite plus compliqué: krododil. Le dyslexique pense avec le support d'images mentales et sensorielles plutôt qu'avec le support de mots, de phrases ou de dialogue interne. Le dyslexique n'est pas conscient de penser en image pour en fabriquer de la parole. Il voit ce qu'il veut dire puis il essaye de le formuler. Il ne se rend pas compte qu'il fait des phrases courtes et écorchées. Du fait que le dyslexique pense en représentations mentales imagées, il a tendance à utiliser des stratégies de raisonnement et de logique radicale, qui nécessitent la représentation par l'image pour comprendre le monde autour d'eux. Avec ce mode de pensée, le dyslexique acquiert généralement une forte imagination et une capacité à développer une stratégie qui lui est propre pour résoudre ou comprendre une problématique par un mode de raisonnement basé sur des images et le ressenti plutôt que sur une logique verbale.

Cette réflexion autour de la dyslexie m'a permis de créer les textes du troisième volet de mon travail d'écriture. Je me suis autorisée à retrouver ce langage saccadé, court, et immédiat que j'ai eu, en me le réappropriant entant qu'adulte. Langage que je comprends, langage qui me comprend, langage qui me permet de transmettre des éléments simples et éphémères. Sans contraintes lexicale, grammaticale ou syntaxique, j'ai écrit des paysages pensés et imaginés. J'ai eu envie de retrouver ce même langage qu'auparavant pour que le lecteur puisse se plonger dans une imagination imagée et non dans une imagination constituée de mots. Pour comprendre ce que produit une image à travers la photographie et le texte, je me suis penchée sur le chapitre de « L'image pensive » du livre « Le spectateur émancipé » de Jacques Rancière.

À quoi pense-t-on devant une image?
Est ce que le spectateur voit ou regarde une image ? Comment se raconter ce que l'on voit ou ce que l'on regarde?

« Qui regarde ne voit plus. Qui regarde cesse de voir » C.F. Ramuz. Pour trouver une piste de réponse à ces questions, j'ai envie de commencer ma réflexion par cette citation. Sa façon de jouer avec les notions de voir et regarder est interpellant. La nuance est fine, mais il me semble important de réussir à la définir clairement. L'action de regarder est de l'ordre de l'actif tandis que l'action de voir est de l'ordre du passif. Voir: apercevoir, entrevoir, percevoir, sont de l'ordre de la contemplation. Tandis que regarder: s'appliquer à voir, attacher son regard, scruter, examiner, est le fait d'analyser ce que l'on voit. Cela veut dire que celui qui analyse ce qu'il regarde ne peut être passif devant ce que le monde lui donne à voir. D'ailleurs, Daniel Arasse renforce cette idée lorsqu'il écrit: « On n'y voit rien ». Ses écrits nous permettent de suivre l'évolution de notre pensée devant une toile. C'est un aller–retour entre ce que l'on voit et ce que l'on désire voir. D'une certaine façon ce n'est pas qu'il n'y ait plus rien à voir, mais le spectateur a atteint une limite: voulant « tout » voir, il ne voit plus rien. Face à cette problématique, le spectateur doit modifier sa façon de voir. Il doit passer d'un état de voir à un état de regarder. Ce changement est essentiel et important. Dans un premier temps, le fait de voir est un relâchement de la part du spectateur, puis, dans un deuxième temps, le fait de regarder est un moment d'analyse de ce qu'il voit. Cela lui donne des informations complémentaires pour la compréhension de la peinture ou de la photographie. Il faudrait alors que l'œuvre réussisse à désarçonner le regard du spectateur, pour qu'il puisse revenir à l'essentiel avant complexifier sa pensée.

Pour appuyer ma réflexion, j'ai établi un lien avec la notion d'« image pensive » de Jacques Rancière. Il parle de cette notion d'image pensive en rassemblant voir et regarder. D'après lui, être pensif désigne un état singulier, un état où l'on est absorbé par ses pensées, par ce que l'on voit. Celui qui est pensif pense, mais avec une certaine passivité. Les pensées dont il se nourrit ne sont pas liées à un objet déterminé, elles ne sont pas assignables à une intention précise. Il pense et ne pense pas. L'image n'est pas sensée penser, ce sont les spectateurs qui pensent. Toujours selon Rancière l'expression « image pensive » est un état intermédiaire et latent entre l'actif et le passif. C'est un interstice entre voir et regarder. Je pense que la pensivité se situe dans ce mouvement d'aller-retour entre deux états. Je pourrais aussi définir l'image pensive par une image « anonyme », l'objet de son contenu ne peut être identifiable. On pourrait dire que c'est une image avec un sujet banal, du style photo de famille, ou une photo de vacances, qui a une réalité unique et singulière. D'un côté, il y a quelque chose qui résiste dans l'image, évoquant une présence sensible qui produit chez le spectateur un affect indéterminé et surprenant. D'un autre côté, il y a des détails, si imperceptibles qu'ils soient, qui permettent au spectateur d'avoir un point d'accroche qui lui donne des informations plus concrètes, plus précises sur ce qu'il est en train de regarder. C'est une tension entre du su et du non-su, de l'exprimé et du non-exprimé. Une tension entre celui qui produit l'image, celui qui va chercher à l'identifier, et le sujet photographié ou filmé.

Cette alliance entre vu et regardé, cette notion que Rancière nomme la notion de pensivité, est présente dans mon travail pratique. Elle s'illustre par cette tension entre du su et du non-su, de l'exprimé et du non-exprimé. Jacques Rancière m'a permis d'en prendre conscience et d'associer cette notion de « pensivité » à ma démarche. J'utilise la photographie pour saisir de la matière à travers un paysage ne révélant aucun événement; et la vidéo pour saisir de la matière à travers un paysage révélant un unique événement: un passage du temps quasiment imperceptible. Je perçois la pensivité ici comme une présence latente, un entre-deux entre la photographie et la vidéo pour mettre sous tension ces deux médiums en les confrontant l'un à l'autre. Plus précisément, ma recherche artistique a comme thématique la déconstruction du visible; on ne voit rien de ce que l'on devrait voir. C'est quelque chose de paradoxal car la photographie comme la vidéo permettent de montrer le monde dans lequel on vit, ce que l'on n'y voit. Mes prises de vue jouent à la limite de divers seuils: apparition-disparition, matière-immatière, opacité-transparence. Pour que ces différents seuils puissent apparaître, des éléments éphémères et fragiles sont saisis. Par exemple, de la pluie, de la neige, du brouillard, de la brume, ou encore de la glace. Je joue également avec la saturation de l'image. Il n'y a plus d'horizon, tout est ramené au même plan. La colorimétrie devient monochrome, une nuance de gris, une nuance. La verticalité est écrasée, il n'y a plus de profondeur dans l'image et l'horizontalité est renversée à nonante degrés pour former une image verticale. Par ce biais, le paysage capté devient presque invisible et sans matière, pour se transformer en un espace de tâtonnement pour le regard. J'ai alors développé une manière de réaliser des images, en photographie comme en vidéo, donnant la possibilité aux spectateurs de s'émanciper de toutes les habitudes visuelles qu'ils ont pu acquérir. Il n'y a pas de récit, pas d'événement concret, il y a seulement un entrelacement entre l'image captée et le regard du spectateur.

« La pensivité de l'image, c'est alors la présence latente d'un régime d'expression dans un autre », Jacques Rancière.

Le passage de la photographie à la vidéo et vice versa produisent des effets inattendus. Ce glissement, cette tension qui songe est en quelque sorte une mise en suspend de l'image qui rompt avec toute narration. Il est difficile de percevoir si mes images bougent ou si elles sont immobiles. Je mets le spectateur dans un moment d'attente, il se demande s'il va arriver quelque chose. Il est difficile de savoir si je suis sur terre ou en l'air, ou encore quelle est l'échelle de l'objet capté. Au premier coup d'oeil, le spectateur est déstabilisé, il perd toute accroche. Je le désarçonne. C'est une manière de mettre en crise ses repères habituels pour qu'il puisse en acquérir de nouveaux. Je provoque chez l'observateur un déracinement de sa stabilité. Puis dans un deuxième temps, il prend conscience qu'il y a deux dimensions qui sont présentes: l'espace et la profondeur. Le contenu de l'image devient visible de manière lente et progressive ce qui l'oblige à ralentir la perception de ce qu'il voit. Il est ainsi plongé dans un silence et dans un espace-temps qu'il n'a plus l'habitude de prendre ni de sentir. J'uniformise ce que je vois, ce que je perçois, je déconstruis le visible, pour que le spectateur se le réapproprie. Une vibration, si infime qu'elle soit, s'installe entre le spectateur et ce qu'il regarde.

Dans mon travail d'écriture (troisième volet), cette notion de pensivité se resent également. C'est un jeu entre l'aspect actif et l'aspect passif du lecteur. D'un côté le lecteur interprète, lit le texte, cherche à le comprendre, mais je ne le laisse pas s'installer dans une compréhension. Il est comme suspendu. Les textes que j'écris ne sont pas des comptes-rendus ou des descriptions d'images déjà existantes ou encore des images que je désire faire. Ce sont des paysages évoqués qui ont comme seule existence l'écriture. Cela me permet d'aborder l'image mentale. Image de ma pensée, image de mon propre théâtre intérieur. C'est un registre à part entière, une autre manière de faire voir. Je recherche la même chose qu'avec la photographie ou la vidéo; une étrangeté, une solitude, une position particulière. Le lecteur est déstabilisé, il subit à nouveau une perte de repère. Il se trouve devant quelque chose qu'il doit chercher pour le comprendre, pour le sentir, pour se l'approprier. L'important est de trouver la juste tension entre narration et image mentale. C'est l'enchaînement des mots, déconstruit ou non, qui la génère. En quelque sorte, c'est un échange de singularité, un échange entre des mots et un affect.

« Les mots ne sont pas à la place des images, ils sont des images, c'est-à-dire des formes de redistribution des éléments de la représentation…», Jacques Rancière. Je trouve intéressant cette citation de J. Rancière pour mon travail car les textes que j'écris sont des images. Chaque texte ne remplace pas une image, mais crée une image qui a comme unique et seul existence l'écriture. C'est une autre forme de représenter la représentation, une autre manière de transmettre une image.

Devant une image pensive, la personne fait alors sans cesse un aller-retour entre vu et du regardé, entre états passif et actif. Un état latent qui permet à l'image d'avoir sa pensivité, sa propre forme d'autonomie. Cette autonomie a une profondeur qui n'est pas accessible au premier abord par le spectateur. C'est lui donner la possibilité de voir autrement, mais en même temps de le mettre devant une clôture, devant un mur, face une incompréhension totale de ce qu'il voit. C'est en quelque sorte tourner le dos au spectateur, pour qu'il se batte avec ses automatismes lié à sa manière de voir. C'est une façon d'altérer le côté rassurant de l'image.

MARION BURNIER - TRAVAIL DE MASTER - ECAV - 2009

Supporté parien
Sus pendu parien
Une boule en l'aire qui tourne.
Du tout bas fixe,
Elle ne pas bouge,
On bouge avec.
Ensemble deu lieux,
Ensemble deu surface,
Ensemble Entant que milieu.
Espace temps,
Stratosphaire.

Deu blocs de beten
Entre,
En trou.
Pus loin,
De l'au.

Boursoufelements
Bonblements
Graleveux, grulmeux
Tacher de blanc.
Tacher de cendre.
Chaste de l'apesanteur.

Pierriller de menticlule
Recouvert d'Arbrisseaux
Rampants et grimpants,
Ou photosinthaise luisante raigne

Inenditiviable.
Abstrlus
Absclons
Confus
Amvigourique
En degrader decchymose
Vormant de l'au glacer

Laki.
Une visslure eruptive
La terre c'est ouverte
Une vracture
Une béante visslure
Chaleur interne
Centrale nucléaire enterré
La terre a vomit de la matiaire en fusien.

Aucune pâture
Delines deliquates formant se dessinent
Filsslures, crlaqulures, crevlasses et rhadagules.
Des ciquatrices de la tere
D'en pays fait de piere
Comme une gigalntesque staile.

Lassis
Dau congler
De serac
De Glasson
Des rafalles et
Enven aigre soulfle
Au milieu des galries
Formant de detour une enfiniter
Au milieu d'un dédale lustré

Une espece de grand reservoir.
Reservoir d'humiditer.
Reservoir de flu aerien.
Reservoir de flu aquatique.
Vaibles nuances.
Nebuleu.
Endulatien.
Une seule line le partage
L'Horizen.
En reservoir ephemaire.

Au loin une tache blanche,
Au milieu d'une verte etendue.
En vert sombre, en vert dense, en vert.
Une obscluriter d'une grande clarter.
En chateau, une brisen, en batiment administrativ…
…
… Une maisen close.
Une dicscretion si silencieuse
Qu'en tel secret au loin somble.
Ineplixcable, intrapenable, indifinissalble.
Eniglmagtique.
Myst.

Vesperal.
En ne voit rien.
Si.
Une grande bente noire
C'est le verent nord
Coupée par des gorges
L'obstrucrité grandissante
Uniformement noir.
Lumidité se revroidit de l'aire.
Le vroid augmente.
Glacial.
Derriaire une bosse
Dans en qureu
Une airminette.

De rochers
Des qurevasses
De lévés
Une masse de qurissto.
En glacier solitaire
Avec son verssant double
La suberbositien des neiges
Aqueille
En onvni
Pus en autre
L'endessus de l'autle
Et l'autre l'endessous
Volant endessus de la langousse glassliaire.

Une sointante humidité
Et une vroideur sombre dans la noirceur
Evrayante d'une cavité terrestre.
Ses ombles nares a somblit encore pluce
Cette excavatien creuser dans les profendeurs.
Remplit de boursloufflement de roches
De betites blantes rases, douces et velours
Viennent tabisser cette vilenie
Ce n'est maime pus le squelette des mentanes
Ou encore les vertaibles du paysage,
A linterieur de toute cette eussature nous seummes.

Ni est, ni ouest, ni nord, ni sud.
Le ciel changeant, bougeant a allure vive.
Tourbillonnant.
Saturer, charger.
Pas sentir ne se fait le vent.
En atlitude courant un vort.
Le ciel tranlucide
Une multitude de couches de nuages, une multitude de nuances
Sot mont, Rose, Paiche
Ris clair d'un blanc immaculer, Ris, Ris intense, Ris noir
Bleu vive, bleu roi, bleu eclaitrique.
Tous sentre mailent, sentre croisent, sens vahissent.
Nous envahissent.
En evervescent ciel.
Soumission.
Cela dure complait jusqu'à la nuit ai.

Boint central.
853 maitres de deniveler.
Une cathedrale de cailloux.
Ossements d'en paysage architectural.
Une inebranlalble masse.
Des ventes, des crataires, de la matiaire.
Des fosses.
Une coulee de neige se dessine,
Qui espaire vondre avant la brochaine tembaite.
En couvercle nuageux allegeant ce boids massiv de roche.
Derriaire cette cathedrale,
Au milieu de ces nuances de ris anthracite
Une bointe delicate se dessine betite,
A travers cette couverte.

Au milieu des Mentanes
Une Sou, une Bauje, en Taudis.
Remplit de verrlat
Vissieu sent les gorai
Sent praizent variole et stiglmate.
Il n'y a pus qu'a senterrer
Dans les sanitairs strataigique
Ceux des mitairs soutere.